

io n°64

Festival d'Avignon

Numéro 64 / Miyagi – Hugonnet – Bert – Vacher – Collin – Collectif WOW ! – Roodthoof
Le Birgit Ensemble – Ballets de Lorraine – Marthaler – Meyerowitz – Festival de Marseille



© Marius Sperlich

depuis sa création en 2015, I/O Gazette
a couvert plus de 100 festivals à travers le monde



Biennale de Venise, Festival d'Edimbourg, Mladi Levi Festival (Ljubljana), Zürcher Theater Spektakel (Zürich), International Festival Theater (Pilsen), Bitef (Belgrade), Tbilissi International Festival of Theater (Géorgie), MESS (Sarajevo), Romaeuropa (Rome), Interferences (Cluj), Drama Festival (Budapest), Isradrama (Tel Aviv), Boska Komedia (Cracovie), Genève Danse, Mala Inventura (Prague), Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), Festival TransAmériques (Montréal), Festival d'Almada (Lisbonne), Biennale de danse (Lyon), Francophonies du Limousin (Limoges), Festival d'Automne de Paris, Festival des Arts de Bordeaux, Les Boréales (Caen), Festival Parallèle (Marseille), Vagamondes (Mulhouse), Suresnes Danse, Faits d'hiver (Paris), Vivat la danse ! (Armentières), Dijon Danse, Les Rencontres de la forme courte (Bordeaux), Reims Scènes d'Europe, DañsFabrik (Brest), Etrange Cargo (Paris), Festival MARTO ! (Ile-de-France), Festival SPRING (Normandie), Théâtre en mai (Dijon), Latitudes Contemporaines (Lille), Les Nuits de Fourvière (Lyon), Printemps des Comédiens (Montpellier), Festival de Marseille, Montpellier Danse, Festival d'Avignon, Festival d'art lyrique d'Aix-en-Provence, Rencontres photographiques d'Arles, Mousson d'été (Pont-à-Mousson), Theatre Olympics (Wroclaw), NEXT (Hauts-de-France), Swiss Dance Days (Genève), En Marche (Marrakech), Festival d'Abu Dhabi, Oslo Internasjonale Teaterfestival, Golden Mask (Moscou), Budapest Spring Festival, BoCA Bienal (Lisbonne), Mettre en scène (Rennes), Swedstage (Stockholm), Actoral (Marseille), SIFA (Singapour)...

www.iogazette.fr

ÉDITO

DEVENIR UN AUTRE

Rien de pire que le spectateur déçu. Privé des pleurs comme Polynice de sépulture, il erre dans la ville de ses espérances trahies le cœur crevé de n'avoir pas vu sur scène la projection de ce qu'il rêvait de devenir : un autre. Mais pourquoi espère-t-il tant de cet art que rien ne relie à la vie que la médiocre factualité des histoires qu'il permet aux hommes de réciter sur le plateau ? Justement pour cela. Parce que le théâtre entretient avec la vérité le même rapport que Jean-Luc Godard établissait entre cette dernière et le cinéma : une histoire d'amour indéfectible. C'est peut-être utopique, mais ici nous pensons que de cette croyance du spectateur naît la possibilité offerte à chacun en regardant la scène de devenir un Homme et de s'éloigner de l'immatérialité de son âme. Cette même immatérialité que Walter Benjamin évoquait si bien lorsqu'il affirmait n'être pas « tout à fait un être réel ». Devenir un autre, devenir réel, donc. C'est cela, le théâtre. C'est cela, et c'est aussi l'opportunité donnée à tous de vivre ses passions. Une forme dématérialisée de ce conjoint qui écoute l'histoire de votre vie et qui, moyennant certaines concessions, choisit de vous croire. Un médium qui permet de donner forme à ces sentiments que les mots précèdent et que nous n'aurions pu éprouver sans eux, comme l'a théorisé Jean Starobinski. Reste alors qu'au terme de la représentation et une fois rejeté sur le parvis de ce Théâtre-Eglise, le spectateur doit apprendre à vivre au-delà de ce qu'il a vu, car « l'individu ne respire librement qu'au moment où il ne peut plus être rejoint », nous dit aussi l'historien suisse. Mais cela, c'est une autre histoire. En attendant, espérons que, cette année encore, le Festival d'Avignon saura nous offrir les pleurs dont nous avons tant besoin pour devenir quelqu'un. Pour devenir un autre.

La rédaction

Prochain numéro spécial Festival d'Avignon le 11 juillet.

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

Satoshi Miyagi - Antigone
Yasmine Hugonnet - Le Récital des postures
Johanny Bert - Le Petit Bain
Laurent Vacher - Le Garçon incassable

REGARDS PAGES 8-9

Yann-Joël Collin - En attendant Godot
Collectif Wow! - Piletta remix
Le Birgit Ensemble - Cabaret Europe
Dominique Roodthoof - Thinker's corner

BRÈVES PAGE 10

CRÉATIONS PAGE 12

Edhem Jesenkovic, Alessandro Sousa Pereira, Sebastian Kloborg - The Generator
Rachid Ouramdane avec les ballets de Lorraine - Murmuration
Christoph Marthaler - Sentiments connus, visages mêlés

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 14

Joel Meyerowitz

REPORTAGE PAGE 15

Festival de Marseille

GRÉGOIRE STRECKER

TANIA BRUGUERA

THÉÂTRE DU RADEAU

MILO RAU

THÉO MERCIER

CLÉDAT & PETITPIERRE

JONATHAN CAPDEVIELLE

JACQUES OSINSKI

VINCENT MACAIGNE

GISÈLE VIENNE

LOND MALMBORG

MARKUS ÖHRN

SUSANNE KENNEDY

PHILIPPE QUESNE

MARTIN LE CHEVALLIER

RENAUD HERBIN

PIETER DE BUYSSER

BERTRAND DEZOTEUX

BEGÜM ERCIYAS

DANIELA LABBÉ CABRERA

& ANNE-ÉLODIE SORLIN

ALICE LALOY

LES FRÈRES CHAPUISAT

GWENAËL MORIN

BRUNO LATOUR

& FRÉDÉRIQUE AÏT-TOUATI

SANJA MITROVIĆ

KOM.POST

PASCALE MURTIEN

SARAH VANHEE

LÉA DROUET

MASSIMO FURLAN

THÉO MERCIER

& STEVEN MICHEL

SAISON
17-18

NANTERRE

AMANDIERS

CENTRE
DRAMATIQUE
NATIONAL

10 €
POUR TOUS
AVEC
LA CARTE!

nanterre-amandiers.com
+33 (0)1 46 14 70 00

IN ANTIGONE

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE SATOSHI MIYAGI / COUR D'HONNEUR DU PALAIS DES PAPES, JUSQU'AU 12 JUILLET À 22H

« Sophocle, le plus psychologue des poètes antiques grecs parvenus jusqu'à nous, déploie le destin d'une soeur, Antigone, et sa détermination à rendre à ses deux frères les honneurs qu'elle leur doit. »

À L'EST DU NOUVEAU

— par Bernard Serf —

Un bassin d'eau noire, comme un miroir. Des figures hiératiques et majestueuses, éclairées de photographes, s'y déplacent lentement en costumes blancs. Costumes blancs sur lesquels, comme un surplus, un voile de tulle de la même couleur semble danser.

En fond de scène des musiciens jouent avec maestria des percussions et autres instruments aux accents nippons. Présence hypnotique de la musique. Musique qui ne nous quittera plus. On sent, pour notre plus grand bonheur, que l'on va doucement, merveilleusement, irrémédiablement perdre pied. Alors, sans être un helléniste de compèt', on se raccroche à ce que l'on sait : Thèbes, Créon, sa nièce Antigone, fille de Jocaste et d'Œdipe (ce fameux Œdipe que nous traînons comme un boulet depuis papa Sigmund). Antigone l'irréductible Antigone, qui veut contre les lois de la cité, enterrer Polynice, parce qu'il n'a pas eu droit, comme son autre frère à une sépulture. Une histoire vieille comme le théâtre, ou presque. Ça tombe bien. Arrivent (on serait tenté de dire au pas de charge) d'autres interprètes, qui en français s'il vous plaît, sur le

rebord de ce bassin, nous racontent, en gros, ce qui va advenir. C'est drôle, enlevé. On pense fugitivement — image ici quelque peu incongrue, voire sacrilège — à des comédiens de stand-up. Qui nous souhaitent une bonne soirée. La lumière baisse doucement. Que la magie commence !



Les ombres de Kagemusha et de Kurosawa flottent sur les eaux du Styx et de l'Achéron

Comme on s'est un peu rencardé avant — les lecteurs d'I/O sont exigeants et des confrères obligeants (qui eux ont eu la chance d'aller dans l'empire du soleil levant), nous y ont aidé dans des articles documentés (qu'ils soient ici remerciés !) ; on sait que tous les personnages sont dédoublés. Il y a le texte, et l'expression que ce texte provoque, expression jouée par un autre comédien. Pour parfaire ce dispositif, ces acteurs muets projettent leurs ombres, gigantesques, grotesques, inquiétantes, sur le mur grandiose du Palais des Papes. Les ombres de Kagemusha et de Kurosawa flottent sur les eaux du Styx et

de l'Achéron. Cela ajoute à l'étrangeté, étrangeté certes familière mais étrangeté tout de même, d'un texte — et quel texte ! — vieux de plus de deux mille cinq cents ans. Et il n'y a pas besoin d'être un exégète du *wayang kulit*, du *ji-utai* et autre *shite* pour se laisser emporter — transporter serait plus juste — dans ses eaux territoriales japonaises. Et même un peu plus loin. Comment ne pas être troublé par cette saisissante Antigone qui, je cite ici le metteur en scène Satoshi Miyagi, « propose au gouverneur Créon, un grand principe qui devrait gouverner le monde entier, celui d'aimer les êtres humains ». Alors que, je cite toujours le metteur en scène, « depuis quelques années, et surtout depuis un an, la ségrégation du monde s'est approfondie de manière catastrophique ». Le bouddhisme japonais transcendait ce soir les mythes grecs dans l'espace — très chrétien — de la Cour d'Honneur. Les spectateurs qui étaient ce 6 juillet à cette première ne s'y sont d'ailleurs pas trompés. Tous étaient debout au terme d'un spectacle qui restera, j'en prends le pari, comme un moment de grâce de ce cru 2017. Plaisent aux dieux, et aux papes, que le festival d'Avignon continue sur cette lancée !

FOCUS —

OFF

LE RÉCITAL DES POSTURES

DANSE / CHORÉGRAPHIE YASMINE HUGONNET / LES HIVERNALES, JUSQU'AU 19 JUILLET À 10H
(Vu au théâtre de la cité internationale à Paris en janvier 2017)

« Ce récital-là se joue en silence, à l'aide d'un seul et fascinant instrument : le corps progressivement dénudé de Yasmine Hugonnet. »

LE CORPS-HIÉROGLYPHE

— par Augustin Guillot —

« Posture ». Le terme renvoie d'abord à une forme d'immobilité : se placer, prendre position, poser. La posture, c'est donc le corps qui se fige. Ainsi, Yasmine Hugonnet fait de la pause le moteur de son acte chorégraphique.

L'extinction du mouvement devient la matière même de sa trajectoire. Produire quelque chose à partir de son autre, le dévoiler à partir de son envers. Que le geste soit un chant qui requiert l'absence de tout chant. D'où le silence. D'où la solitude. D'où le dénudement de ce corps qui se fond dans le dénuement de cet espace vide. Que le corps soit une figure géométrique. Que son organicité devienne le signe et le visage d'un autre, à savoir le tracé sans chair et sans couleur d'une ligne. Ainsi se dévoile sous nos yeux la démarche hiératique d'une figure de frise antique. Cette longue chevelure brune par exemple devenue, sa souplesse perdue, un triangle noir. Antiquité donc, mais non n'importe laquelle. Geste d'abstraction renvoyant moins à la danse suave et ronde de Salomé qu'à la procession de quelques divinités hiéroglyphiques. Le silence ici, reve-

nons-y comme à la texture intime du mouvement, car de même qu'il existe une musicalité intrinsèque aux mots, de même il existe une musicalité des gestes. Et pour la rendre audible, le silence. Lui qui montre le geste pour lui-même, le laisse voir pour la forme qu'il est, pour le trait qu'il dessine. Mouvement qui ne représente ni rythme ni objet du monde, qui ne renvoie à rien d'autre qu'à lui-même, qui est sa propre partition. Mouvement arrimé à aucune pulsation. Libre.



La figuration ici n'abolit pas l'abstraction

Pourtant, l'horizon illustratif du geste, congédié au départ au profit de pures formes géométriques, resurgit finalement en une succession de mimes faunesques. Le mouvement se fait plus rond et rapide, le visage grimace, le silence se rompt, des cris s'échappent. On pourrait regretter cette bifurcation qui brise la cohérence et la systématité de la démarche. D'intraduisible hiéroglyphe, le corps est devenu une pantomime animalière. Mais on peut aussi

accepter de quitter l'espace solaire et linéal de l'abstraction pour se perdre dans la luxuriance charnelle et nocturne de la figuration, à l'image de Dante qui entame son errance infernale par ces mots : « Au milieu du chemin de notre vie je me retrouvai par une forêt obscure car la voie droite était perdue. Ah dire ce qu'elle était est chose dure cette forêt féroce et âpre et forte qui ranime la peur dans la pensée. » « L'Enfer » débute par une forêt et un bestiaire. Par une forêt et un bestiaire se clôt ce « Récital des postures ». Mais cette étrange faune que le corps de Yasmine Hugonnet incarne garde pourtant quelque chose du hiératisme du commencement. La figuration ici n'abolit pas l'abstraction, mais la conserve en elle. Or, il est un peintre qui aimait les forêts, les animaux, et aussi la naïveté figée d'un simple trait : c'est le Douanier Rousseau, dont Apollinaire disait justement qu'il était égyptien. Peut-être est-ce cela que nous voyons sur scène : gravé ou sculpté en quelque pyramide, un antique animal se serait libéré de la pierre pour trouver refuge dans la forêt d'un peintre.

Sélection suisse en Avignon



« Le Récital des postures » © Anne-Laure Lechat

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

OFF
LE PETIT BAINTHÉÂTRE / JEUNE PUBLIC / MISE EN SCÈNE JOHANNY BERT / MAISON DU THÉÂTRE POUR ENFANTS À 10H30
(Vu au théâtre Paris-Villette en avril 2017)

« C'est un homme qui prend son bain. Non, c'est un danseur qui sculpte des nuages. Non, c'est plutôt un nuage qui prend dans ses bras un danseur. »

BAIN DE JOUVENCE
— par Julien Avril —

Sur scène un gigantesque bloc de mousse nous domine. Un homme accroche sa veste, ouvre les pans de filet qui forment les contours du cube comme on ouvre les cloisons de l'imaginaire. La mousse tient, debout.

On dirait l'un de ces personnages muets et bienveillants qu'on rencontre dans les films de Hayao Miyazaki. L'homme disparaît dans la matière et commence alors un jeu aussi poétique que jubilatoire. Il la découpe, la façonne, compose de petits personnages éphémères qu'il installe sur son épaule et danse au milieu des bulles dans une musique enveloppante. Éclairées doucement, les images se succèdent et les sensations nous submergent, les dimensions s'abolissent, l'émerveillement gagne les petits et la nostalgie fait succomber les plus grands. Ici pas de rapport à la nudité ou à la pudeur mais une certaine façon d'être auprès de son corps, dans le geste, dans le mouvement et surtout dans la confrontation avec une matière à la fois concrète et mouvante, entre solide et liquide. Le bonheur d'être dans son bain dépasse alors celui de la simple ablation pour atteindre l'extase de

faire partie d'une harmonie des sens. C'est toujours compliqué d'adresser un spectacle au très jeune public. La tentation est grande d'abaisser les discours et l'esthétique à la hauteur du coffre à jouets. Mais Johnny Bert et son Théâtre de Tomette ont compris quelque chose d'essentiel. Quand la lumière s'éteint, ce qui se joue sur scène dans l'esprit d'un petit enfant va au-delà de tout : de la réalité, du temps, de l'espace, du langage et surtout de la vraisemblance...

“

Un magnifique poème

Les conventions théâtrales ne sont intégrées que bien plus tard. Elles deviennent même parfois une grille de lecture indélogeable de notre regard, et il nous est alors impossible d'apprécier une œuvre si elle ne correspond pas à ces codes de représentation. Or, si « Le Petit Bain » est à ce point réussi et si beau dans son adresse aux tout-petits, c'est qu'il ne repose sur aucune de ces contraintes. Ici pas d'interaction gênante et autoritaire avec le public ou de schéma narratif simplifié à l'extrême. C'est un ins-

tant de pure poésie sensorielle qui laisse tout l'espace à la réception personnelle. L'imagination est totalement libre d'agir, sans pour autant qu'aucune proposition ou image ne soit obscure ou résistante. Car l'enfant est capable lui d'accepter scéniquement bien plus de choses que nous : les changements d'échelle, la distorsion du temps... Ses rapports à l'ennui, à la perplexité, à la stupeur et au suspense ne sont pas les mêmes. Le petit spectateur vit à 100 % par procuration tout ce qui est en train de s'accomplir. Et sur mes genoux, ma fille de deux ans et demi ne réprime pas le besoin de le verbaliser en me chuchotant à l'oreille : « C'est bleu... Le bonhomme sur l'épaule... C'est grand... Oh ! Il disparaît... » Et il en va de même pour chaque famille dans la salle, et ces dialogues murmurés aux adultes sont comme le texte spontané du spectacle, différent à chaque fois. Et c'est ainsi que le miracle s'accomplit. Nous-mêmes nous redevons sensibles à ce que les conventions nous empêchaient de voir. « Le Petit Bain » est un magnifique poème pour vivre ou revivre ensemble un état de grâce, la joie d'être « neuf » au monde.

FOCUS —

OFF
LE GARÇON INCASSABLETHÉÂTRE / MISE EN SCÈNE LAURENT VACHER / CASERNE DES POMPIERS À 18H15
(Vu à la Comédie de Béthune en février 2017)

« Deux destinées placées sous le signe de la chute du corps, deux résistants qui plient, mais ne rompent pas. »

UNBREAK MY HEART
— par Rick Panegy —

Entre magie et intimité, « Le Garçon incassable », de Laurent Vacher, est un tour de passe-passe qui fait surgir du burlesque et de la simplicité la force de l'humilité.

En adaptant « Le Garçon incassable », le troisième roman de Florence Seyvos, paru en 2013, Laurent Vacher avait la possibilité de donner forme à cette récurrente recherche de l'auteure, qui continue d'explorer et de questionner à travers ses romans son rapport au handicap. « Je ne me suis pas demandé si c'était possible ou comment faire. "Le Garçon incassable" est devenu une nécessité. Dans ce roman il y a un peu mon histoire. » Et Laurent Vacher d'évoquer le souvenir de cet ami, ce « frère » handicapé, dans son enfance, que la lecture du roman de Florence Seyvos a ravivé. Tout au long de ce « Garçon incassable » sensible, sur un plateau un peu nu, habillé de quelques écrans et de cagettes, se déroule l'histoire de cet enfant, Henri, handicapé, demi-frère de la narratrice, qui, elle, s'échappe sur les traces de Buster Keaton aux

États-Unis. Tandis que la jeune femme raconte la vie du comédien qui « ne souriait jamais », celle du jeune Henri se déploie, en épisodes croisés. Un peu chorale, se développant ici et outre-Atlantique en même temps, aujourd'hui et il y a cent ans, l'histoire montrée par Laurent Vacher est si fidèle au récit de Florence Seyvos qu'on y décèle la même sincérité. Il y a dans le regard porté par le metteur en scène sur l'histoire de ces deux enfants atypiques – Henri handicapé et Buster, enfant utilisé par sa famille dans des numéros de cirque – une sensibilité certaine, et une admiration, sans doute. L'admiration d'un corps qui ne casse jamais, d'un être qui ne rompt pas, qui s'obstine.

“

Transcendance des violences

Le « garçon incassable », c'est évidemment Buster Keaton, qui, de son enfance au cœur d'un cirque à sa carrière de comédien cascadeur, incarne l'improbable

roseau que devient Henri, l'enfant handicapé, tout autant « garçon incassable » au regard de la dureté de son rapport à la société, aux autres... La mise en scène est presque poétique, habile – à l'instar de la superposition tout en illusion du film « Steamboat Bill, Jr. » sur un écran mobile avec le jeu des comédiens sur le plateau. Le rythme, un peu bancal dans la première moitié, trouve un équilibre progressivement, permettant une lisibilité du récit plus aisée et autorisant le spectateur à apprécier davantage le jeu, d'une énergie livrée sans retenue, des trois comédiens, Odra Lorca, Martin Selze et surtout le jeune Benoît Dattiez, dont le fakirisme apporte un décalage quasi lyrique sur cette histoire de transcendance des violences.



La saison 17/18

DANSE/THÉÂTRE/MUSIQUE/POUR LA JEUNESSE

Blanca Li • Anne Nguyen • Boris Charmatz • Mathilde Monnier • Alan Pauls • Tatiana Julien • Pedro Garcia-Velasquez • Angelin Preljocaj • Roser Montlló Guberna • Brigitte Seth • Lia Rodrigues • Compagnie DCA/Philippe Decouflé • Yuval Pick • José Montalvo • Christian Rizzo • Annabelle Bonnery • Héla Fattoumi • Éric Lamoureux • Marc Lainé • Alonzo King LINES Ballet • Élise Vigier • Marcial Di Fonzo Bo • Fabrizio Favale • Jann Gallois • Sydney Dance Company • Dancenorth • The New Zealand Dance Company • Liquid Loft • Paul-André Fortier • Merce Cunningham/CNDC d'Angers • Hervé Robbe • Les Ballets de Monte-Carlo • Ivo van Hove • 3^e Biennale d'art flamenco • Festival nordique

www.theatre-chaillot.fr/0153653000

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

OFF

EN ATTENDANT GODOT

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE YANN-JOËL COLLIN
11 GILGAMESH BELLEVILLE À 22H10
(Vu au théâtre de Belleville à Paris en avril 2017)

« La Nuit surprise par le Jour se propose de poser en acte la problématique de Beckett : à chaque instant, la représentation interrogera sa fin. »

TOURNER AUTOUR
DU POT ET DE GODOT

— par Ysé Sorel —

Au départ une situation simple, mais qui touche à l'essentiel : deux personnages, Estragon et Vladimir, en attendent un troisième qui ne vient pas. Il s'agit alors de se divertir avec ce que l'on a, c'est-à-dire pas grand-chose : retirer et remettre ses chaussures, manger une carotte, se raconter des histoires ou penser au suicide. Si Bernard Dort considérait « En attendant Godot » comme « l'envers d'une pièce classique » dans sa facture, elle est désormais une œuvre classique de par sa renommée. Classique aussi, la mise en scène de Yann-Joël Collin. Sa version s'attache tant à la radicalité de Beckett que l'on hésite même à parler d'une véritable « mise en scène », et là réside peut-être son intention : mettre en lumière la parole et les silences, le temps dilaté et surtout une œuvre qui serait presque en train de se faire, où il s'agirait juste d'être là, comme le soutient Alain Robbe-Grillet. Le langage est mis à nu sur scène, et la pièce traite de questions existentielles dans des situations absurdes et cocasses, donnant à la tragédie les habits de la farce. Le metteur en scène se refuse à fournir des clés à la pièce, et reste ainsi fidèle à l'esprit de l'auteur : au spectateur de projeter, d'imaginer ce qu'il veut. Godot serait-il donc ce Dieu (God) Charlot ? Collin garde l'esprit clownesque et les melons chaplinesques et se concentre sur le lien avec le public : les personnages s'approprient le théâtre et commentent, installés au premier rang, le vide de leurs vies et du plateau, dépouillé comme l'arbre réduit à un tronc dans un bac. L'expression « tourner autour du pot » devient alors syllepse. Mais si certains seront ravis d'entendre cet inépuisable texte, d'autres regretteront l'absence d'une vision plus personnelle.

MOURIR D'ENNUI

— par Johanna Pernot —

Avant même d'attendre la venue de Godot, il y a d'abord, pour le spectateur averti, l'attente d'« En attendant Godot » : que va – que peut – proposer une énième adaptation de la pièce ? Du décor installé sous nos yeux aux éclairages littéralement « faits main » à la lampe torche, jusqu'aux incursions répétées des comédiens dans la salle, tous les stratagèmes convergent vers le même but : abolir la limite entre la scène et le parterre. Ce n'est pas un hasard si, à plusieurs reprises, le duo enjoué de Didi et Gogo (Yann-Joël Collin et Cyril Bothorel) vient s'asseoir au premier rang et singer notre posture. Pour une fois, il ne s'agit pas d'interroger le public sur l'illusion et les conventions théâtrales, d'en démonter les ficelles, mais plutôt de signifier que tout peut être spectacle, dès lors qu'on dispose du loisir et du temps pour regarder. Que vient-on regarder au théâtre ? Notre divertissement. Ou, chez Beckett, notre tentative désespérée de nous divertir. Car s'ils sont comme nous, alors nous sommes comme eux. Le dispositif fait de nous des pantins qui attendent aussi en vain le dieu Godot. Gogo, Pozzo, Lucky and Co. : la mise en abyme nous fait porter le même chapeau et nous rappelle que tous, nous jouons des rôles pour tromper notre ennui. « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos dans une chambre », écrivait Pascal.

C'est un conte comme bien d'autres : une petite fille découvre le monde, mais pas de la manière la plus facile qui soit. Piletta Louise cherche à sauver sa grand-mère, et elle s'en va comme ça, se battre toute seule contre la mort, en quête d'une fleur rare et vitale. Et pour partir en exploration avec elle, le Collectif Wow ! dévoile l'épopée de Piletta Louise par le biais d'un univers sonore riche et sensible. La fiction, remixée sur le mode radiophonique, emmène le spectateur dans une expérience délicate et puissante. Les ar-

tistes et techniciens jouent du grain de la voix et des possibilités des machines (boîtes à rythmes, samplers et autres logiciels) pour donner vie à ce périple. Ciselé au rythme d'une vocalité ainsi que d'une bande-son très travaillée, le chemin de Piletta Louise est empli de sensations simples et d'émotions complexes qui font mouche. Le son, cette matière texturée mais invisible, remet en question la mise en scène de cette performance radiophonique en live. Pour donner naissance à ce conte initiatique, il faut baisser les projecteurs, jouer des ombres qui projettent

autant d'images que l'imagination en crée, seule, au contact de cette épopée auditive. C'est un feu d'artifice qui se trame dans la pénombre, où se tapissent les artistes. Un spectacle qui pétille dans une semi-obscure. Le Collectif Wow ! joue de la simplicité de son récit et de l'ingéniosité de sa mise en scène pour se resserrer sur l'essentiel : les sentiments divergents, virevoltants, les impressions diverses et variées par lesquelles passe la petite fille dans sa quête extraordinaire. Un univers d'enfant loin d'être enfantin, où l'on apprend que les adultes, eux,

sont des trouillards. Piletta remix est une invitation tendue par les artistes au public ; créer par le son, pour la beauté du son, en se soumettant aux aléas du direct. C'est une pièce qui joue d'une sensibilité toute lyrique, grattant la corde fine des sentiments et des perceptions. Un petit bijou touchés par l'épreuve. L'Europe est représentée par une figure presque onirique, une belle femme qui se promène d'un côté à l'autre, parfois en chantant, parfois juste en regardant les autres (comédiens et nous, les spectateurs). Le spectacle combine une série de chansons traditionnelles des Balkans (disons-le, avec une maîtrise tout à fait surprenante de la prononciation serbo-croate) avec d'autres compositions propres (dont une chanson interprétée fabuleusement par une Angela Merkel angoissée). Bien que certains moments du spectacle soient moins intéressants que d'autres, le résultat général est réussi. Le travail musical et vocal est soigné et original. En plus, la volonté d'établir un rapport étroit avec le spectateur, au-delà des paroles, est claire dès le début, lorsqu'on nous offre un verre de vin pour accompagner les artistes dans cette soirée cathartique.

REGARDS

OFF

THINKER'S CORNER

PERFORMANCE / CONCEPTION DOMINIQUE ROODTHOOF / FESTIVAL VILLENEUVE EN SCÈNE DU 10 AU 22 JUILLET À 18H ET 20H
THÉÂTRE DES DOMS DU 23 AU 26 JUILLET À 14H ET 18H30

(Vu au théâtre de la Bastille à Paris en mai 2017)

« Le Thinker's Corner ou "coin des penseurs" est un dispositif pour restaurer la pensée dans l'espace public sous une forme ludique et conviviale. »

LA ROUE DE LA CULTURE

— par Léa Coff —

Des passants s'attrouper devant un curieux stand tenu par une jeune femme à crinière bleue. Elle adresse à la foule un discours engagé avec un fort accent hispanique. Il ne s'agit pas d'une dégustation de tapenade sous le soleil estival mais d'une performance d'un nouveau genre, un comptoir de culture à déguster sur place et à emporter. Au-dessus de la tête de la jeune femme s'affichent en lettres numériques « BLESSURE – Miguel Benasayag ». On comprend alors que la parole diffusée est celle du philosophe franco-argentin et que celle qui la porte est une comédienne parlant du reste un parfait français. La prouesse des acteurs du « Thinker's Corner » est de nous transmettre les pensées de philosophes, artistes, chercheurs et écrivains du

xxe siècle alors qu'ils reçoivent leur voix dans un casque vissé sur les oreilles. Ils reprennent les tics de langage, accents, manières et intonations d'une cinquantaine de grands penseurs, dans une présence au public pleine et jubilatoire. Les badauds sont invités à faire tourner une roue de la chance qui choisira le prochain thème abordé : Humeur, Plante, Succès, Vie, Mort. Le stand face à ces rangées d'oreilles attentives et avides prend des allures d'université populaire. Petits et grands y reçoivent un peu de matière à réflexion ; pas seulement du savoir immédiat mais du savoir à digérer, à discuter, à garder pour plus tard. Du savoir à faire pousser.

Et si, au détour d'une balade, ou au cœur de l'agitation quotidienne, chacun prenait le temps de renouer une pensée ? C'est ce que propose Dominique Roodthoof avec ce concept original et interactif : des stands lumineux, derrière lesquels un comédien incarne, au hasard ou à la demande, la pensée d'un artiste, la récitant, la jouant, l'habituant jusqu'à la mimique ou à la gestuelle de l'auteur. La pensée de l'artiste en question déroule dans le casque du comédien, lequel retransmet « en live » ce qu'il entend au public. Une manière d'incarner un médium, un transfert, une sorte de témoin. Ces pensées, ce sont celles de Viola, Bachelard, Cyruunik, Enthoven, Lacan, Deleuze et de dizaines d'autres qu'à recueillies Roodthoof pour constituer un corpus qui, davantage que

de la politique, s'approche des questions autour du monde et de l'homme. L'objet, en effet, n'est pas de faire du concept une tribune mais un espace de suspension du temps où la pensée et le regard sur l'autour de soi prennent place dans la banalité moderne. Sur les fronts des stands « MOT » apparaissent les thèmes choisis au hasard sur une roue virtuelle : « Tristesse », « Plaisir », « Relation »... Avant que le comédien « vive » le texte (en français ou dans la langue de l'auteur). Concept original, qui remet au cœur du forum la question du sens et l'importance de la transmission, de la stimulation, « Thinker's Corner » aurait pu pousser son statut d'aiguillon de la pensée jusqu'à l'appropriation, peut-être.

IN

CABARET EUROPE

THÉÂTRE / CONCEPTION LE BIRGIT ENSEMBLE

GYMNASÉ PAUL GIERA DU 9 AU 15 JUILLET À 17H ET 20H30
(Etape de travail vue à la POP à Paris en avril 2017)

« Europe est née en Orient, près du rivage de la mer Méditerranée. Alors qu'elle n'est encore qu'une jeune fille, elle est enlevée par Zeus qui, pour la posséder, la conduit loin de chez elle. »

UNE EUROPE QUI ROCKE

— par Andrea Pelegri Kristic —

UNE JEUNESSE ÉTERNELLE

— par Audrey Santacroce —

Entre musique et théâtre, performance et concert, ce premier volet d'une tétralogie consacrée à l'Europe contemporaine et à ses problématiques parle, de façon ludique, des conflits à Sarajevo et à Athènes pendant les années 1990 et 2000 respectivement, de la guerre des Balkans et de l'économie grecque lors de la crise de 2008, sans pour autant oublier ni la vie quotidienne ni les visages de ceux et celles qui sont touchés par l'épreuve. L'Europe est représentée par une figure presque onirique, une belle femme qui se promène d'un côté à l'autre, parfois en chantant, parfois juste en regardant les autres (comédiens et nous, les spectateurs). Le spectacle combine une série de chansons traditionnelles des Balkans (disons-le, avec une maîtrise tout à fait surprenante de la prononciation serbo-croate) avec d'autres compositions propres (dont une chanson interprétée fabuleusement par une Angela Merkel angoissée). Bien que certains moments du spectacle soient moins intéressants que d'autres, le résultat général est réussi. Le travail musical et vocal est soigné et original. En plus, la volonté d'établir un rapport étroit avec le spectateur, au-delà des paroles, est claire dès le début, lorsqu'on nous offre un verre de vin pour accompagner les artistes dans cette soirée cathartique.

On reproche souvent à la « génération Y » d'être égoïste et dépolitisée. Julie Bertin et Jade Herbulot confirment qu'il n'en est rien en prêtant leurs voix à cette génération qui a vu l'Europe grandir et se déchirer sous ses yeux. À l'approche d'une élection présidentielle qui s'annonce houleuse, le duo de metteuses en scène s'est attaché à deux crises européennes majeures : la guerre en Bosnie et la crise de la dette grecque. Bien que la forme cède parfois à l'humour facile, le fond reste important et montre comment l'Europe d'hier façonne les générations de demain. Les comédiens, tous nés dans les années 1980 et 1990, reprennent cette parole que les générations antérieures sont si prompts à leur enlever. Le public, tirant lui aussi sur le jeune trentenaire et rodé au théâtre qui brise le quatrième mur, marche avec entrain car il sait que ce qu'il voit sur la scène, c'est un peu de lui. Lorsque Europe, désenchantée, entonne une version remaniée de « Smells Like Teen Spirit », nos cœurs d'anciens ados chavirent en repensant aux sacs à dos où « Nirvana » s'inscrivait à la craie. Europe, c'est cette femme qui se demande ce que sa jeunesse est devenue, mais qui n'a pas encore renoncé à la couronne de fleurs qu'elle porte sur la tête. Tirailée entre Alexis Tsipras et Angela Merkel, elle finira par créer un beau moment de communion avec un public qui, debout, se rappelle qu'il ne doit pas renoncer lui non plus.

EN BREF

OFF
F(L)AMMES

Elles sont dix. Elles sont nées de parents immigrés et viennent livrer au micro des témoignages brûlants. Ahmed Madani expose sur le plateau les feux intérieurs de ces jeunes Françaises aux origines multiples. Ça parle d'identité, d'égalité, de culture, de féminité aussi. Ça parle de stéréotypes, de paternalisme, de besoin d'émancipation. Le tout dans une mise en scène épurée et une touchante simplicité. Ce qui fonctionne, c'est la vérité de paroles de femmes brutes et adressées au public les yeux dans les yeux. On entend les murmures des spectateurs. Car l'intime résonne. « Pas besoin de liberté car je suis libre. Pas besoin de fraternité car j'ai des frères. » On est pris dans le flot des récits à vif, et on se questionne. On est emporté parce que ça chante, ça danse, ça sourit et fait sourire. À la fin, la salle est debout, frappe des mains et crie « FREEDOM ». Et ça fait du bien. L.V.

THÉÂTRE
— THÉÂTRE DES HALLES À 11H —

OFF
L'OMBRE DE LA BALEINE

Après le succès de « La Liste de mes envies », nominé aux Molières en 2014, Mikaël Chirinian revient avec un nouveau seul-en-scène qui nous plonge au cœur de l'enfance d'Ismaël, entre les aventures difficiles et dangereuses que peuvent être l'histoire d'une famille et celle d'un capitaine aux passions vengeresses tragiques. Il est une force évidente chez ce comédien au style à la fois élégant et touchant, c'est sa capacité à suggérer de façon subtile les quatre personnages qui composent la famille, par le corps et la voix, et ce sans caricature et avec une tendresse envoûtante qui a quelque chose de la danse. Son double marionnettique, à la fois acteur et spectateur de son histoire, est aussi le mâât qui nous raccroche au navire par ce regard bouleversant tant il est neutre encore de tout ressentiment. Si cette virtuosité nous est déjà connue chez l'acteur, « L'Ombre de la baleine » la dévoile de façon encore plus personnelle et captivante, et ce qui semble être avant tout un drame familial devient un moment de poésie et une ode à la tragédie sublime de l'enfance. C.F.

THÉÂTRE
— CONDITION DES SOIES À 11H —

OFF
LE NOSHOW

« Avoir son content » ou « en avoir pour son argent », que ce soit au Québec ou en France, ce principe de la société marchande reste le même : recevoir en proportion de ce que l'on a payé. Le collectif québécois Nous sommes ici propose avec « Le NoShow » d'en faire l'expérience directe : le spectacle sera ajusté chaque soir à la recette de billetterie. Cette idée est née du constat qu'il est impossible outre-Atlantique de joindre les deux bouts quand on est comédien, y compris à succès. Alors certes, le Québec n'est pas la France. Mais qui a conscience du coût réel d'une place de théâtre ? Pourquoi dissociation valeur financière et valeur symbolique de l'art ? Et d'ailleurs, que faisons-nous là ? Les pieds dans le plat de l'argent et du divertissement, après explosion du quatrième mur et usage immodéré des technologies, cette bande de fous heureux lance un cri du cœur qui fait du bien. F.F.

THÉÂTRE
— 11 GILGAMESH BELLEVILLE À 23H —

OFF
LE MANIEMENT DES LARMES

Nicolas Lambert signe ici l'œuvre terminale à son corrosif triptyque « Bleu-Blanc-Rouge ». Trois couleurs pour trois affaires, où l'enjeu de la transfiguration théâtrale est de remettre en perspective la vérité. En entrecroisant les témoignages, les conversations privées, les interviews médiatiques, la compagnie Un pas de côté recoud la logique des événements et dévoile avec génie la stratégie de l'émotion et le culte du secret en politique. À l'inverse de celle qui taisent l'horreur des crimes, Nicolas Lambert fait le choix d'exhiber au spectateur les coulisses de sa mise en scène : changements à vue, service secret de surveillance téléphonique au centre, cœur battant et sensible de la contrebasse. La transparence se fait, peu à peu, lorsque toutes les voix exposent l'absurdité de leurs propos. Toute ressemblance avec des faits et des personnes réels n'est en aucune manière fortuite. L.S.

THÉÂTRE
— 11 GILGAMESH BELLEVILLE
À 10H JEUDIS ET DIMANCHES —

PLUS DE OFF
AU VILLAGE

Dimanche 9 juillet

11h à 13h
L'ACCUEIL DES EXILÉ.E.S EN FRANCE : L'HUMANITÉ SOUS PRESSION ?

Table ronde autour de la gestion humaine de l'accueil des réfugiés et demandeurs d'asile en écho au spectacle Provisoire(s) écrit et mis en scène par Mélanie Charvy.

14h à 15h

LEÇON-SPECTACLE DES UNIVERSITÉS POPULAIRES DU THÉÂTRE : TOR(ER)O DE CHRISTIAN PETR

Qu'il soit dans l'arène, sur la scène, ou dans la vie, en l'homme tout est à la fois vérité et mensonge. Dans Tor(er)o, l'unique locuteur, le protagoniste, nous fait part de la multiplicité de son être puisqu'il est simultanément et tour à tour le spectateur, le toréador et le taureau. Avec Mathieu Alexandre et Simon Willame, Mise en espace Jean-Claude Idée

15h à 17h

LEÇON-SPECTACLE DES UNIVERSITÉS POPULAIRES DU THÉÂTRE : DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE DE VOLTAIRE

Le Dictionnaire Philosophique portatif paraît à Genève en 1764, clandestinement et sans nom d'auteur, pour éviter la censure. Pourtant, il s'agit bien de l'ouvrage le plus capital de Voltaire, où s'exprime toute sa pensée. Remède contre tous les fanatismes et sommet de l'œuvre de Voltaire, ce testament spirituel est plein de virulence et d'humour.

Lundi 10 juillet

11h à 12h30
RENCONTRE : LA DANSE SE LIVRE #1
Les rendez-vous qui rassemblent l'été à Avignon, les artistes chorégraphiques, le public et les professionnels, s'inscrivent dans l'histoire des Hivernales. En collaboration avec AF&C et le blog Ouvert aux publics, elles permettront de découvrir et d'échanger avec les chorégraphes et danseurs présents à Avignon cet été.

13h à 14h30

LES EXPÉRIMENTATIONS DE MUTUALISATION DU SPECTACLE VIVANT
RAV!V-Île de France et RAV!V Occitanie, réseaux solidaires de compagnies et structures du spectacle vivant, proposent : des expérimentations collectives et des outils de travail mutualisés entre structures d'une même région ; du partage d'informations, d'expériences et de savoir-faire ; des événements publics pour rendre visible et valoriser les initiatives spécifiques des réseaux auprès de la société civile, des collectivités et des institutions publiques.

DOMINIQUE VALADIÉ
AU BUT DE THOMAS BERNHARD
TEXTE FRANÇAIS DE CLAUDE PORCELL
MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE PERTON
AVEC LÉNA BRÉBAN - YANNICK MORZELLE
MANUELA BELTRAN
DU 9 SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE - 21H
La verve grinçante de Thomas Bernhard pour une comédie hautement biographique

AMPHITRYON DE MOLIÈRE
MISE EN SCÈNE STÉPHANIE TESSON
AVEC JEAN-PAUL BORDES - BENJAMIN BOYER - ANTONY COCHIN - ODILE COHEN - MATHIAS MARÉCHAL
GUILLAUME MARGUET OU LAURENT COLLARD - CHRISTELLE REBOUL - NICOLAS VAUDE
DU 12 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE - 21H
Un grand respect du vers et une vivacité qui enchantent. LE FIGARO

DEUX FRÈRES ET LES LIONS
DE HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE
MISE EN SCÈNE VINCENT DEBOST ET HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE
AVEC HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE ET LISA PAJON OU ROMAIN BERGER - ET LA PARTICIPATION DE CHRISTIAN NOUAUX
À PARTIR DU 1^{ER} SEPTEMBRE - 19H
D'après une histoire vraie !
Un pur objet de plaisir et de connaissance. FRANCE CULTURE

01 45 44 50 21
75 bd du Montparnasse, 75006 Paris
www.theatrepoche-montparnasse.com

THÉÂTRE POCHÉ
MONTPARNASSE

ANOUS PARIS LE FIGARO hrockupfiles

SCÈNE NATIONALE D'EVRY ET DE L'ESSONNE

THÉÂTRE DE L'AGORA

SAISON 2017 2018

F(L)AMMES
Ahmed Madani

UNE LONGUE PEINE
Didier Ruiz

UNE CARMEN EN TURAKIE
Turak Théâtre

ROSAS DANST ROSAS
Anne Teresa de Keersmaeker

L'ART ET LA RÉVOLTE
Abd Al Malik

DON QUICHOTTE
Miguel de Cervantes
Anne-Laure Liégeois

BOUBACAR TRAORÉ
Africolor

WE LOVE ARABS
Hillel Kogan

SECRET - TEMPS
Johann Le Guillerm,
Cirque Ici

Tous les rendez-vous de la saison 2017/2018 sur www.theatreagora.com
Réservation au 01 60 91 65 65

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSI GÉNÉ-

CRÉATIONS

THE GENERATOR

DANSE / CHORÉGRAPHIE EDHEM JESENKOVIC,
ALESSANDRO SOUSA PEREIRA, SEBASTIAN KLOBORG
(Vu au Danish Dance Theatre à Copenhague en juin 2017)

« Une compagnie sans compagnie, un concept unique qui depuis 3 ans explore avec le public les aspects contemporains de la danse danoise. »

— par Lola Salem —

Les artistes de la compagnie Dansk Dance Teater proposent pour l'entrée en matière du programme estival du Danish Royal Theatre trois essais de danse contemporaine, regroupés sous la bannière prophétique du « Generator ». L'exercice est fécond, et dans cette matrice ternaire les corps explorent l'être sous la baguette de trois chorégraphes différents. Trois aperçus sur le monde, la puissance de l'imagination et la rigueur de l'exercice physique, traités avec finesse et brio. La force du premier tableau (« Walk the Beast ») naît d'un duo sublime (Merete Hersvik et Stefanos Bizas) qui s'avance sur le fil dessiné par Sebastian Kloborg. Raison et dérégulation s'affrontent et se confondent dans un tableau touchant. Les deux interprètes sont bouleversants ; leur technique impeccable rejoint un jeu de pantomime efficace qui nous plonge immédiatement dans un univers quotidien et saisissant. Si « Apes » semble moins profond, la troupe d'artistes habite là encore la scène avec une puissance formidable. L'angle d'attaque est ici plus évident et le titre trahit le contenu de manière limpide... mais pas simpliste. Les danseurs et danseuses parcourent la scène avec énergie et conviction ; la magie du premier acte subsiste ainsi et n'attend que le dernier tableau pour éclater brillamment. « It Becomes Silent » (Edhem Jesenkovic) termine la trilogie avec fougue, en empruntant un ton aux allures militantes sans pour autant tomber dans le piège d'un particularisme parasite. Les six danseurs réclament littéralement à cor et à cri leur liberté d'expression. Depuis le ballet de l'intimité et de la psychologie fine, « Generator » tend une corde rythmique qui va crescendo vers le collectif en jouant plus franchement, dans les 2^e et 3^e actes, sur le rythme des corps entre eux, leurs interactions, le conflit des chairs en mouvement et des paroles qui tentent de s'échapper. Le travail sonore est impeccable voire génial et accompagne parfaitement les différents temps de cette jeune création qui inspecte une belle part du spectre chorégraphique. « Generator » : boîte qui repasse des idées anciennes, des thèmes universels et intemporels à la moulinette d'une folle jeunesse qui agit puissamment la scène. Une extase qui saisit le spectateur par l'urgence du discours et la beauté de ses messagers et messagères.

SENTIMENTS CONNUS, VISAGES MÊLÉS

THÉÂTRE / CONCEPTION CHRISTOPH MARTHALER (Vu au Printemps des Comédiens à Montpellier en juin 2017)

« Des artistes d'un autre temps dont les silhouettes, les perruques, les vêtements datés n'ont plus de scène pour s'exprimer. Ils parlent à peine, se mettent soudain à chanter à l'unisson. »

— par Rick Panegy —

Difficile de trouver sa place au cœur de ses propres vestiges. Disparaître après vingt-cinq ans de lumière, laisser son rayonnement s'éteindre est un crève-cœur que la troupe de la Volksbühne étale sur le plateau avec amertume et fierté. Le public partage avec complicité la fin de cette histoire commune avec la compagnie du mythique théâtre de Berlin-Est, dont l'avenir, avec le départ de Franck Casdorf, son directeur depuis 1992, et la nomination de Chris Dercon, est plus qu'incertain. Christoph Marthaler, fidèle de la Volksbühne, accompagne avec cette dernière pirotette en forme de pied de nez poétique une sorte de fin de partie. Deux heures ironiques et nostalgiques où s'expriment la reconnaissance de la troupe envers l'art et le public, la mélancolie d'une page qui se tourne, la dénonciation d'une mise à pied radicale. Anna Viebrock, fidèle scénographe de Marthaler, habille encore le plateau

de vide. Le mouvement incessant d'accessoires rythme le ballet des comédiens, fantomatiques ou statufiés. Un musée va accueillir une exposition : des traces de tableaux décrochés sont visibles aux murs ; une immense porte s'ouvre et se ferme – un passage entre deux temps ? – pour permettre au régisseur d'installer quelques vestiges : boîtes et cartons laissent apparaître les comédiens, montrés comme les restes « muséifiés » d'une époque révolue. Mis au placard, ils réinvestissent pourtant le plateau avec le décalage qui fait la marque de Marthaler. Le rythme est, comme souvent, distendu, étendu : il résonne comme un écho aux vingt-cinq ans de service de la troupe. Le temps est ici un nuage de souvenirs, d'émotions, de témoignages. De « peut-être », comme le répètent les acteurs. Qu'on soit mis au placard – les comédiens sont dans des boîtes –, traité comme un chien – ils mangent dans des écuelles –, délogé comme du mobilier – les

chaises marquées du nom des comédiens sont balancées en coulisses –, il n'en reste pas moins l'amour de l'art, la fierté du parcours et la dignité. Haendel, Verdi, Mozart accompagnent les phrases à la portée symbolique que distillent les comédiens dans le long silence qui définit la pièce. « Nous sommes jeunes et beaux, il faut aller de l'avant, ne baisse pas les yeux. » Une voix off – Marthaler ? Le spectateur ? – demande « Encore un petit morceau » avant que les comédiens adressent un ultime « merci ». À la chance d'avoir pu nouer pendant vingt-cinq ans une relation entre l'art et l'homme. Le spectacle s'étire un peu, il peine à finir, à l'image d'une compagnie qui a sûrement du mal à tourner la page. Il prend parfois des allures d'autoépithète flatteuse, mais il n'en reste pas moins le témoignage d'un temps qui s'achève, et avec lui celui de ceux qui l'incarneraient.

MURMURATION

DANSE / CHORÉGRAPHIE RACHID OURAMDANE
AVEC LES BALLETS DE LORRAINE
(Vu à l'opéra national de Lorraine en juin 2017)

« Ce concentré de danse invente un environnement sous tension, où la relation entre l'individu et le groupe ne cesse de se réinventer. »

— par Youssef Ghali —

« Les Plaisirs de la découverte » est un titre qui pourrait résumer à lui seul la mission du CCN-Ballet de Lorraine. Pour ce nouveau programme, ce sont deux chorégraphies originales qui sont proposées : une création maison, tout d'abord, puisqu'elle est l'œuvre de Petter Jacobsson – directeur du CCN – et de Thomas Caley, suivie du travail d'un invité en la personne de Rachid Ouramdane, venu présenter « Murmuration ». La première, « Record of Ancient Things », frappe d'abord par son exubérance et son âpreté. Vingt et un danseurs mobilisés dans une chorégraphie qui semble faire la part belle aux partitions individuelles, une scénographie composée de plastique transparent, une composition électronique rêche et entêtante... L'entrée en matière est brutale mais fait mouche. Car de ce chaos de lumières, de sons et de corps se dégagent rapidement des motifs et des tendances, comme si chacune de ces individualités en scène était fatalement liée aux autres par une règle supérieure. Se créent alors petit à petit une unité et une communion dans le geste qui culmineront dans des rondes ébauchées par un danseur seul dans un contre-jour bouleversant, atteignant directement notre sensibilité. « Murmuration », alors, s'impose comme une suite presque logique à la proposition du duo Jacobsson-Caley. Car si la pièce de Rachid Ouramdane paraît au premier abord plus évidemment construite (quasi-uniformité des costumes, résonance des couleurs de ceux-ci dans la création lumière, création musicale plus mélodique), on s'aperçoit rapidement que la facilité n'est qu'apparente. Murmuration, en anglais, signifie « murmures », ce terme étrangement poétique qui désigne les nuées évanescences formées dans le ciel par les oiseaux. Ainsi, comme ces derniers, Rachid Ouramdane jette ses danseurs dans un tourbillon complexe, où l'énergie et les actions de chacun impulsent celles des autres et les laissent en proie à l'urgence et au danger, et propose par là une réflexion envoûtante sur l'intelligence collective.

LA MCB°, CENTRE DE CRÉATION DE TOUTES LES DISCIPLINES
EN 2017-2018, C'EST 13 COPRODUCTIONS POUR 38 SPECTACLES !

LE SALON IDÉAL
ARIELLE BUTAUX - MUSIQUE / CHANT

WHITE DOG

CIE LES ANGES AU PLAFOND - MARIONNETTES / MUSIQUE

MY LADIES ROCK

GROUPE EMILE DUBOIS / CIE JEAN-CLAUDE GALLOTTA - DANSE

NEIGE

ORHAN PAMUK / BLANDINE SAVETIER - THÉÂTRE

LES ROIS DE LA PISTE

THOMAS LEBRUN / CCN TOURS - DANSE

DEADTOWN

FORMAN BROTHERS' WILD WEST SHOW - CIRQUE

L'HYPOTHÈSE DE LA CHUTE

FRÉDÉRIC CELLÉ - DANSE

KØUPLES

STEPHAN GRÖGLER / NICOLAS FARINE - MUSIQUE / OPÉRA

VERTIGES

NASSER DJEMAI - THÉÂTRE

PULSE[S]

FILIPPE LOURENÇO - DANSE

CALAMITY / BILLY

JEAN LACORNERIE / GÉRARD LECOINTE - THÉÂTRE MUSICAL

DANS LA PEAU DE DON QUICHOTTE

LA CORDONNERIE - CINÉ SPECTACLE

UNWANTED

DOROTHÉE MUNYANEZA - THÉÂTRE / DANSE

MCB°

MAISON
DE LA CULTURE
DE BOURGES

SCÈNE NATIONALE
CENTRE DE CRÉATION
DIRECTION OLIVIER ATLAN

BP 257 / 18005 BOURGES CEDEX
ALLÔ 02 48 67 74 70
CLIC WWW.MCBORGES.COM

LE ROMAN DE MONSIEUR MOLIÈRE

BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

LE MONDE.FR

« UN PORTRAIT TERRIBLEMENT ATTACHANT ET VIVANT. »

RADIO CLASSIQUE

« DRÔLE ET LIMPIDE. »

FRANCE 3

« UN PUR BONHEUR ! »

L'HUMANITÉ

« MOLIÈRE PLUS VIVANT QUE JAMAIS. »

WWW.ROMANDEMOLIERE.COM



PETIT LOUVRE
CHAPELLE DES TEMPLIERS

DU 6 AU 30 JUILLET
3 RUE FÉLIX GRAS
RES: 04 32 76 02 79
RELÂCHE LES MARDIS

11H

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

LES RENCONTRES D'ARLES

EXPOSITION / « EARLY WORKS », JOEL MEYEROWITZ
3 JUILLET AU 27 AOÛT, SALLÉ HENRI-COMTE

« Maître américain de la photographie couleur, Joel Meyerowitz débute sa carrière à New York dans les années 1960. Photographe de la rue, il se glisse, se faufile, à travers la cohue urbaine. »

L'ŒIL ET LA MAIN
— par India Bouquerel —

Joel Meyerowitz est un danseur, un sorcier, un alchimiste. On ne sait qui, de son œil ou de sa main, est le plus rapide, mais de leur union jaillissent des œuvres saisissantes, drôles et poétiques, que l'exposition « Early Works » des Rencontres d'Arles nous invite à redécouvrir. La quarantaine de clichés que compte l'exposition, des tirages d'époque issus des archives personnelles de l'artiste, offre une vue panoramique sur le talent en devenir du photographe – couleur, cadre, humour, autant de dimensions qui font aujourd'hui de Joel Meyerowitz l'un des maîtres de la photographie de rue aux côtés de William Eggleston et de Stephen Shore – et que l'on découvre déjà à l'œuvre dans ses clichés de jeunesse. On mesure grâce à cette exposition toute la portée iconoclaste de son choix de la couleur à une période où le noir et blanc règne en maître sur la photo d'art et signe jusque dans l'inconscient collectif l'élégance d'une époque. Quelle surprise de découvrir, immortalisés par le Kodachrome du photographe, ces personnages des années 1960, pris sur le vif de la crudité chromique. La vie new-yorkaise n'en paraît que plus bouillonnante, la ville, en mouvement, sa réalité comme augmentée. « J'ai choisi la couleur car la vie est en couleurs », dira laconiquement le photographe pour expliquer son choix, à la fin des années 1960, de délais-

ser le noir et blanc. Le talent de Meyerowitz est d'avoir su s'emparer du réel pour le transformer en compositions qui frappent l'œil et l'imagination. Comme ce cliché d'une jeune danseuse rousse, dont la silhouette verte un peu rigide se détache sur le mur orangé d'une boulangerie. Ces couleurs « provoquent une vibration psychique » chez le spectateur, éclairant d'un jour nouveau les mots de Kandinsky. De même que les clichés qui s'alignent sur le mur du fond de l'espace d'exposition forment des compositions contemplatives – devenues depuis des topoi de l'imaginaire visuel américain : maisons isolées auxquelles les mordorés bleus et roses de Meyerowitz confèrent une étrange sérénité. Le cadre, dans ces compositions, délimite l'espace, dilate le temps, arrête le champ des possibles. C'est lui qui capture l'éphémère, fixe le sens et qualifie l'instant de « décisif ». Comme dans ce très beau cliché où un couple, vêtu de manteaux en poil de chameau, traverse un nuage de vapeur à New York. Joel Meyerowitz glisse derrière cet homme et cette femme sur le trottoir et unit, d'un geste, leurs ombres à deux silhouettes anonymes, découvertes au hasard. Union de l'œil et de la main, l'œuvre de Joel Meyerowitz arrête, chez son spectateur, et le geste et l'œil, pour son mouvement en suspens, entre la tête et le cœur.

LE CHIFFRE

1

C'est le nombre de rédacteurs de I/O qui ont aimé « Antigone » (voir p.4)

L'HUMEUR

« Comme les nuages, les merveilleux nuages, nous ne faisons que passer. »

Olivier Py

AGENDA DES FESTIVALS

Santarcangelo festival

« This selection is a bit risky but also very conscious, as it is consistent with the growth of a Festival that in recent years has moved to the centre of the European stage, and it brings a change in the event, one that enables it to regenerate and reinvent itself again in the eyes of an ever-new public. This it does by investing in the creation of a new public as has been done in the last few years through workshops for middle and high schools, a patient seminal work that is now starting to bear fruit. »

Du 7 au 16 juillet, Santarcangelo di Romagna

Les rencontres internationales de Théâtre en Corse

« Pendant quatre semaines, près d'une centaine de stagiaires, comédiens ou techniciens, travaillent à l'élaboration d'une dizaine de spectacles, mêlant œuvres contemporaines et classiques. Encadrés par des formateurs confirmés, metteurs en scène, artistes, techniciens, ce stage de réalisation est une aventure collective. Les pièces qui en résultent sont présentées au public dans les villages du Giussani. »

Du 16 juillet au 12 août

Rédacteur en chef adjoint **Jean-Christophe Brianchon** jc.brianchon@iogazette.fr
Responsable Diffusion **Julien Avril** julien.avril@iogazette.fr
Conception de la maquette **Gala Collette**
Ont contribué à ce numéro
Julien Avril, India Bouquerel, Léa Coff, Mariane de Douhet, Floriane Furney, Augustin Guillot, Rick Panegy, Andrea Pelegri Kristic, Johanna Pernot, Lola Salem, Audrey Santacroce, Bernard Serf, Ysé Sorel, Lillah Vial.

Photo de couverture © Marius Sperlich

I/O Gazette n°64 — 08.07.2017
La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.
I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —
SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr
Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46



© Joel Meyerowitz

FESTIVAL DE MARSEILLE : LE MONDE EN MEDITERRANÉE

REPORTAGE

— par Marie Sorbier —

Titre à sens multiples car en effet, tout comme les arts qu'il est censé représenter, le festival de Marseille invite à sa table les expressions des corps venus du monde entier avec un tropisme assumé pour le continent africain.

De grands noms de la création débarquent et attirent les foules, car le monde, dans sa diversité, est aussi dans les salles. Preuve en est ce week-end d'ouverture qui prend chair et vie à la Friche la Belle de mai, espace protéiforme, accueillant, non excluant car non exclusif, qui bouscule peut-être même un peu un public habitué à fréquenter des lieux plus institutionnels. Oui mais voilà, depuis l'arrivée de Jan Goossens à la direc-

tion, l'année dernière, l'ouverture s'entend aussi bien en termes de programmation que d'attention bienveillante à des spectateurs souvent oubliés. Ainsi, dans une même soirée, vous déambulez la gorge serrée dans le dédale conçu par le Sud-Africain Brett Bailey et dansez avec le chorégraphe chilien Jose Vidal et ses 40 danseurs, dans un rite exaltant la jeunesse et l'énergie collective. Le Liban sera à l'honneur le lendemain avec deux propositions de Rabih Mroué, dont une création chorégraphique, aride à première vue mais qui travaille des zones de notre passé mémoriel et nos liens historico-sensibles avec la danse. Ce processus rituel et cette mémoire vive sur scène se retrouveront aussi dans la lente procession méditative de Nacera Belaza

et dans les trances joyeuses des « Corbeaux » de Bouchra Ouizguen tout comme dans la puissance communicative et régénérante des corps de Serge Aimé Coulibaly, dont le « Kalakuta Republik » sera aussi présenté au Festival d'Avignon. La fête et la joie d'être ensemble comme appel à la curiosité des plateaux ; la recette n'est pas nouvelle, mais à Marseille elle s'incarne dans le présent de ce début d'été et permet à tous d'accueillir simplement les créations qui interrogent sans concession notre rapport aux lieux et à l'espace partagés de notre monde.

Festival de Marseille, du 15 juin au 9 juillet 2017

CRITIQUE : « SANCTUARY », DE BRETT BAILEY

— par Marie Sorbier —

On se souvient, parfois pour de mauvaises raisons, de la précédente déambulation de Brett Bailey, « Exhibit B », qui avait déclenché lors de sa présentation à Paris et en Europe une violence inouïe et des débats virulents sur la colonisation et l'esthétisation de la souffrance. C'est ici aux parcours des migrants à travers l'Europe que l'on se retrouve confronté, avec comme marque de fabrique les regards des performers plantés avec insistance dans les yeux du public. Un labyrinthe en plusieurs tableaux, vivants certes mais immobiles, silencieux, pesants et

pour certains culpabilisants (« Mais que peut-on faire ? Comment aider ? » entend-on souvent à la sortie du dédale...). C'est un fil rouge qui relie ces scènes de la vie ordinaire de ceux qui fuient vers un ailleurs qui ne veut pas d'eux, guidés autoritairement par les barbelés. L'installation performative du Sud-Africain continue à interroger la pertinence de l'art à s'emparer de sujets d'histoire très contemporaine, même si elle génère moins de véhémence que la précédente. Ce n'est pas du théâtre documentaire : rien de nouveau dans ce parking sur les conditions d'exil de ces peuples et de l'accueil qui leur

est réservé. Ce sont surtout ces échanges via le regard qui engendrent un espace-temps particulier ; le temps de partager, pendant quelques longues secondes, la détresse, l'incompréhension et l'aberration d'une situation géopolitique ubuesque. La transformation artistique, et donc l'intérêt de la démarche au-delà du coup de poing, se trouve précisément dans ce lien entre le spectateur et l'acteur, qui pendant un instant sont réellement dans les rôles qu'on leur distribue : un migrant sans ressources et un habitant d'un pays qui refuse de l'accueillir.

CRITIQUE : « 1993 », DE JULIEN GOSSELIN

— par Mariane de Douhet —

On cherche encore l'onomatopée adéquate pour qualifier l'état d'essorage dans lequel on sort de « 1993 », création nihiliste-blafarde de la fratrie Gosselin-Bellanger au-dessus de laquelle plane l'ombre du père Houellebecq.

La pièce décrit l'état du monde avant sa fin, ramassant par là une intensité de stade terminal, dans lequel les « corps sont devenus des choses », les excitations stroboscopiques des expériences existentielles, les discours cosmétiques de dirigeants onusiens l'écho des conversations formatées, partageant avec celles-ci le même vide, d'étudiants Erasmus qui laisseront leurs dernières forces dans des flaques de vomis exutoires. On s'est abandonné au déchainement scénographique de Julien Gosselin, dont la profusion et le mouvement permanent semblent répondre à l'état de crise paralysant l'Europe contemporaine, empêtrée dans ses contradictions, creusant ses sols pour favoriser les passages de marchandises, de particules, d'hommes (tel est le propos inaugural du spectacle : en cette fin de millénaire, deux tunnels transfrontaliers sont créés, celui de la Manche et celui du Cern, à la frontière franco-suisse, en vue de construire le plus grand accélérateur de

particules), en immobilisant d'autres. Les clignotements de lignes lumineuses désynchronisées – des flux qui ne peuvent qu'être interrompus, des itinéraires fragmentés, des arrêts aux frontières –, le texte en permanence crié par ses acteurs – parce qu'il faut bien s'entendre malgré les bruits du monde –, le brouillard enveloppant sensuellement un public fasciné, groggy, comme la matérialité de l'indifférence : tout est signifiant, le décor créant une sublime homologie avec son propos.

“

On n'a jamais autant pris la mesure du vide laissé sur ces plages frontalières

La scène, coupée en deux par un écran qui la prolonge et la surveille, dispositif désormais régulier de Gosselin mais toujours aussi pertinent tant le « réel » de la scène ne semble pouvoir exister sans son double, conjugue les images ralenties de corps dansants et défoncés à la frénésie d'un son industriel, créant par là un sentiment d'imminence tragique, comme si quelque part les choses se ralentissaient pour mieux laisser place à l'explosion des autres. Du texte de Bellanger, de ces prophéties hurlées sur fond de techno frénétique, on ne retient pas

tout, car il est trop dense, comme l'est le pullulement de l'information aujourd'hui, mais qu'importe, on a compris qu'il n'était plus, au sein du contemporain, que question de s'accrocher à quelque radeau, à quelques mots ou individus, position qui est aussi la nôtre face à « 1993 » : n'y entendre, voir et retenir que ce qui fait sens pour nous, nous obligeant à une vigilance de tout instant, rompant par là avec l'accusation si facile qui réduit cet effet immersif à un effet de séduction. En traitant, entre autres, de la crise de l'Europe (un des thèmes phares du festival de Marseille), de l'hypothèse d'une fin de l'histoire (l'œuvre éponyme de Fukuyama au fondement du spectacle), « 1993 » interroge sur une expression qu'on se refuse à prononcer, la fin de l'homme, la fin des hommes, d'emblée moins abstraite que celle du continent : c'est ce que montrent les photographies des plages lugubres de Calais, terrifiantes d'absence humaine, c'est ce que donne à entendre le martèlement de la salle par l'Eurodanse artificielle et synthétique qui inondait l'Europe dans les années 1990. On n'a jamais autant pris la mesure du vide laissé sur ces plages frontalières. En survenant à la toute fin du spectacle, cette séquence donne l'impression, suprêmement ironique, qu'il s'agit d'un paysage d'après bataille alors même qu'il en est le cœur.

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

la  illette

SAISON 2017
2018



JAN FABRE *MOUNT OLYMPUS*

Du 15 septembre à 19h au
16 septembre 2017 à 19h

Un événement exceptionnel !

24 heures de performance, de tragédie grecque et de débauche dionysiaque !

ISRAEL GALVÁN • DIMITRIS PAPAIOANNOU • DELAVALLET BIDIEFONO

Et aussi Milo Rau • De Warme Winkel • Robert Lepage • Les 7 doigts de la main
William Forsythe X Ryoji Ikeda • Vincent Macaigne • Koen Augustijnen
Phil Hayes • Bartabas • Théo Mercier & François Chaignaud • Angelin Preljocaj...

Info/résa 01 40 03 75 75 • lavillette.com